

nous en séparaient. Je me dis que je la mènerais chez ma mère, aussitôt arrivé... Le sort en était jeté, j'épouserai Clémentine.

Elle me serra joyeusement les mains, puis s'arrêta, prêtant l'oreille: la cloche sonnait le dîner. Elle m'envoya un baiser du bout de ses doigts mignons et disparut, toujours relevant sa robe de peur des grenouilles.

Je fis un sotte figure pendant le dîner. Je n'osais affronter les regards de ma tante, qui me comblait d'attentions et de bon morceaux. Elle eut la bonté prévoyante de faire mettre un poulet rôti dans mon tarantass. L'idée de ce poulet que je mangerais clandestinement avec sa fille m'inspirait de: regards au point d'arrêter les bouchés dans ma gorge, ce que voyant, ma tante fit joindre au poulet un gros morceau de tarte pour souper.

Le regard de ma fiancée suivit joyeusement la tarte, et, audace insigne! elle me cligna de l'œil! Cette jeune fille n'avait pas idée de mes tourments... Enfin vint le soir, et l'heure du départ. Mon tarantass, attelé de trois chevaux de poste, arriva tout sonnante et grelottant devant le perron. Ma tante me bénit: toutes mes cousines me souhaitèrent un bon voyage, je grimpai dans mon équipage, dont à la surprise générale, je fis lever la capote, malgré la beauté de la soirée: je m'assis, et, — fouette cocher! — je laissai derrière moi la demeure hospitalière envers laquelle je me montrais si ingrat.

V.

Pierre Maurief s'interrompit et et promena son regard sur le mess, deux ou trois officiers, vaincus par le nombre des flocons vidés, sommeillaient placidement: le reste de l'assemblée attendait avec curiosité la fin de son récit.

Vicomte Sourof, devenu fort grave, regardait Pierre Monrief avec des yeux.

Fit celui-ci d'un air innocent.

Non, non, continue, dit Sourof de sa voix calme.

Ah je t'y prends. Vous êtes témoins, messieurs et amis, que c'est Sourof qui ma dit de continuer: je l'avais prédit! Vous en prenez acte?

Oui! oui! lui répondit-on de tous côtés.

Le jeune comte sourit.

Eh bien! je te le dis une fois de plus, continue! dit-il de bonne grâce.

Pierre lui fit le salut militaire et repris son récit après avoir mis sa chaise à l'envers pour s'asseoir à califourchon.

Je tournai le coin du jardin, suivant qu'il m'avait été ordonné, et je fis arrêter mon équipage. Personne! Un instant je crus que cette proposition d'enlèvement n'avait été qu'une aimable mystification de ma charmante cousine, et je ne saurais dire qu'à cette idée mon cœur éprouvait une douleur bien vive: mais je faisais injure à Clémentine. Je la vis accourir dans l'allée, un petit paquet à la main: elle ouvrit la porte palissadée qui donnait sur la route, et d'un saut, bondit dans la calèche. Je sautai après elle.

Touche! dis-je à mon postillon, Finnois flegmatique qui s'était endormi sur son siège pendant cette pause.

Quand vous aurez une femme à enlever, mes amis, je vous recommande de prendre un cocher finnois: ces gens là dorment toujours, ne tournent pas seulement la tête et ne se rappellent jamais rien. Au fait, vous savez cela aussi bien que moi, et ma recommandation était inutile.

Mon postillon se secoua, secoua aussi les rênes sur le dos de ses bêtes, fit entendre un sifflement mélancolique, et nous voilà partis.

Dès que je fus remis d'une alarme si chaude, je me tournai vers ma fiancée. Elle me mit dans les mains son petit paquet.

Tiens, dit-elle, pose ça quelque part.

Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je en palpant des objets ronds: l'enveloppe était un fin mouchoir de batiste noué aux quatre coins.

Ce sont des provisions de bouche pour la route, me répondit-elle.

Je dénouai le mouchoir, curieux de savoir ce que Clémentine apportait des provisions de bouche. Je trouvais une longue tranche de pain noir, coupée en deux et repliée sur elle même, avec du sel gris au milieu, et deux oranges.

La situation était si grave, que cette découverte me laissa sérieux.

J'ai volé les oranges à la femme de charge, dit-elle et le pain noir à la cuisine. Je voulais prendre aussi des confitures, mais je n'ai pas trouvé dans quoi les mettre.

Ça n'aurait pas été bien commode lui fis-je observer, et puis nous n'avons pas de pain blanc.

Oh! fit Clémentine, les confitures ça se mange sans pain!

Il n'y avait rien à répondre. Aussi je gardai le silence.

A continuer.

LES AMERS INDIGENES!

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomacaliques, digestives et carminatives.

LES MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUÈSES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la PAISSANCE, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

S. LACHANCE,
PROPRIÉTAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL.